

Le culte des ancêtres dans la société malgache

Andrianasy Angelo DJISTERA

Adresse : Numéro 9, Cité du CUR
Tahiti Kely
501 Tamatave

E-mail : angelo.djistera@yahoo.fr

Téléphone : 032 40 710 39

Université de Toamasina

Maître de conférences

Résumé :

L'objet de cet article est d'analyser les impacts des facteurs socioculturels sur la trajectoire de développement d'un pays. Nous mettons l'accent sur l'importance du culte des ancêtres dans la société malgache. Une grande partie de la population continue à pratiquer ce culte. Il est source d'une certaine cohésion et d'harmonie sociale. La pratique de plusieurs coutumes locales liées aux ancêtres semble enfin agir négativement sur le progrès économique et social de Madagascar.

Abstract:

The purpose of this paper is to analyse the impacts of sociocultural factors on the development path of a country. We highlight the importance of the ancestor worship in malagasy society. A large portion of the population continues to practice this worship. It is a source of social cohesion and harmony. The practice of many local customs related to ancestors seems to have negative impacts on economic and social progress of Madagascar.

Mots clés : Culte des ancêtres, développement, Madagascar

Introduction

Un grand nombre de pays, notamment d'Afrique, restent sous-développés malgré les efforts accomplis pour améliorer leur situation. L'analyse du processus de développement se concentre particulièrement sur des facteurs « purement » économiques. Pour David et Foray (2002), les dotations en ressources naturelles expliquent de moins en moins les différences de performance en termes de croissance entre les pays. En revanche, les contributions de la qualité des machines et des équipements, d'une part et celle du capital humain, d'autre part à l'explication de la croissance économique augmentent significativement.

Pour Berger (2006), jusqu'aux travaux de Sen, le développement des pays pauvres a été pensé en termes d'accumulation du capital (financier, humain, technique), et donc, été envisagé comme un problème de croissance économique qu'il fallait résoudre politiquement en agissant sur les changements sociaux nécessaires et les mentalités en cause. Toutefois, Barre (1958) a déjà noté que l'économiste ne saurait se désintéresser de l'importance du contexte et des relations entre les structures économiques et ce qu'il appelle les structures d'encadrement telles que les structures sociales, politiques et mentales.

Hugon (1967) a également souligné que des éléments socio-culturels jouent un rôle dans le sous-développement en Afrique et que l'économiste resterait à la surface du réel en les omettant. Pour l'auteur, cette omission explique notamment l'échec de plusieurs politiques de développement élaborées par des experts raisonnant en termes d'investissements financiers et humains.

Cet article a pour objet d'apporter une contribution à l'analyse de l'impact de la culture et de la tradition sur le processus de développement. Nous nous basons pour cela sur le cas de la société malgache, notamment en milieu rural où la vie quotidienne est encore régie par de nombreux tabous qui peuvent varier d'une région à l'autre.

L'originalité de la culture malgache se trouve dans l'importance accordée aux ancêtres. La Grande île de l'Océan Indien constitue ainsi un bon exemple pour analyser la relation entre le sous-développement et la culture. La première section présente la place et la manifestation du culte des ancêtres dans ce pays. La seconde étudie son incidence sur la cohésion sociale et la protection de la nature. La dernière section porte sur les conséquences de l'importance accordée

aux ancêtres sur le progrès économique et social.

Une vénération des ancêtres dans la société actuelle

Les traditions désignent l'ensemble de pratiques ou de savoirs hérités du passé et répétés de génération en génération (Lenclud, 1994 ; Hobsbawm, 1995). Ayant une origine ancestrale, elles ont une certaine stabilité de contenu¹. La société malgache est particulièrement marquée par des traditions qui trouvent leurs origines dans le culte des ancêtres².

Dans un article écrit en 2001, Nguyen-Rouault a noté que la vénération et le respect d'un culte en l'honneur des ancêtres par les descendants sont des pratiques anciennes que l'on retrouve encore aujourd'hui en Asie, Afrique et Amérique du Sud. Le culte des ancêtres permet aux vivants de s'inscrire dans la continuité de ceux qu'ils vénèrent et de montrer l'appartenance à un même clan. Il est ainsi transmis de génération en génération. Elle a également souligné que ce culte est basé sur la conviction que l'âme du défunt survit après la mort et protège sa descendance.

¹ Voir Revue Sciences Humaines (2002, p. 60).

² Voir Rabemananjara (2001, p. 19) ; Adele (2015).

Madagascar est aujourd'hui encore caractérisée par la pratique d'une religion traditionnelle, le « culte des ancêtres », et le respect de plusieurs interdits sociaux et tabous, malgré l'influence de différentes cultures étrangères et la mondialisation.

Les Malgaches affirment rarement pratiquer le culte des ancêtres comme confession, mais cela ne signifie pas qu'il a complètement disparu. Au contraire, il continue à être pratiqué par une grande partie de la population du pays, notamment dans les zones rurales où il représente une croyance dominante. Les Malgaches tendent à respecter et appliquer ainsi ce culte dans les événements importants de leur vie mais aussi dans la vie quotidienne.

Roubaud (1999) a souligné que le culte des ancêtres, dans la Grande Île, correspond à la religion traditionnelle qui avait cours avant l'implantation des missionnaires chrétiens. Selon l'auteur, il comprend des rituels de passage liés aux différents événements de la vie (naissance, mariage, décès, etc.) et des épisodes de possession liés au pouvoir, que l'on retrouve au niveau des individus (pratiques de guérison) et au niveau collectif et plus directement politique (cultes royaux). Ces deux derniers aspects qui avaient presque disparu de l'Imerina, condamnés par les

Églises et le pouvoir colonial, qui craignait de les voir mobilisés par les mouvements indépendantistes, puis par les autorités du pays, semblent resurgir en force depuis quelques années.

Dans la Grande Île, les ancêtres ne sont pas vraiment déconnectés des vivants car la plupart des Malgaches croient qu'ils continuent à agir sur leur vie de tous les jours. À la différence d'un grand nombre de pays considérant l'existence d'une opposition entre la vie et la mort, cette dernière n'est qu'une étape de la première dans la philosophie malgache traditionnelle. Par ailleurs, les Malgaches croient au pouvoir des ancêtres, considérés comme la « source de la vie » et des « intermédiaires entre Dieu et les hommes » et qui effectuent une intercession entre les vivants et leur Créateur (Ramasindraibe, 1975)³.

Un facteur de cohésion et d'harmonie sociale

Dans la société malgache, il y a un grand nombre d'interdits liés au culte des ancêtres. Le respect de ces derniers génère des obligations pour la population. En outre, le respect des tabous peut être

considéré comme un service en échange de bénédictions des ancêtres (Walsh, 2002 ; Cinner, 2008).

Razafimpahanana (1970) a présenté une analyse intéressante des *fady* qui peut se traduire par tabous ou interdits en malgache. Dans un pays où la religion n'exerce plus une influence significative, la « contrainte sociale⁴ » s'est désacralisée et elle se manifeste surtout sous forme de prescription juridique. Au contraire, dans les sociétés où toute la vie sociale est sous le contrôle de la religion, où tous les éléments de la vie sociale sont encore empreints d'un esprit religieux, le rôle des coutumes religieuses traditionnelles est important en tant que contrôle social. Autrement dit, la « contrainte sociale » s'exerce sous forme de prescription religieuse.

La religion traditionnelle occupe une place particulièrement prépondérante en milieu rural. La distinction entre ce qui est permis et ce qui ne l'est pas est souvent défini en fonction de critères religieux. Le sacré est ce qui est tabou à la plupart des membres d'une société ou d'un groupe déterminé. Le respect des tabous permet de limiter un certain nombre d'actes négatifs, d'assurer les respects entre les hommes mais aussi

³ Ramasindraibe, *Fokonolona fototry ny firenena*, Nouvelle Imprimerie des Arts Graphiques, p. 216, Tananarive.

⁴ Selon Lécuyer (1967), il s'agit du processus d'ensemble contribuant, avec la socialisation, à assurer le maintien et la permanence de la structure sociale.

d'assurer la pérennité du caractère sacré d'un objet déterminé. Les personnes sont tenues d'obéir à plusieurs tabous ancestraux qui leur interdisent d'utiliser certains objets dans les endroits précis, de tuer et consommer certains animaux (porcs, chèvres, lémuriers, etc.), de proférer certains mots, de faire leurs besoins ou d'aller dans des lieux précis, d'être intimes avec certaines personnes, etc. Il existe ainsi plusieurs prescriptions qui tendent à interdire à certaines personnes à exercer des actes pour protéger ce qui est sacré. Dans un tel contexte, l'attachement de la population au culte des ancêtres a des effets positifs sur le plan des relations entre les hommes, mais aussi au niveau de leurs liens avec la nature. Il joue particulièrement un rôle important dans une société qui ne dispose pas d'institutions chargées d'établir et d'appliquer les règles de bonnes conduites nécessaires à la stabilité de la vie économique et sociale.

Le culte des ancêtres fournit un environnement social dans lequel les ancêtres représentent une certaine continuité, le respect des règles, l'attachement à la famille, au groupe, au village et au pays. Produisant des règles de conduite et un cadre de respect et de crainte, cette croyance favorise l'harmonie

dans les relations entre les individus et la paix sociale.

Les coutumes religieuses traditionnelles assurent une certaine cohésion au sein des familles et des communautés. En inscrivant les vivants dans la continuité avec les ancêtres et en favorisant le respect entre les générations, le culte des ancêtres joue un rôle dans la cohésion sociale. Il permet notamment de marquer l'appartenance à un clan. De plus, la réalisation de quelques coutumes comme le *famadihana* qui peut se traduire par « retournement des morts » constitue l'occasion d'unir des personnes de différentes origines sociales.

Le respect des ancêtres, par l'intermédiaire des *fady*, contribue également à la protection de la nature. Il permet d'assurer la pérennité d'un certain nombre de biens publics (la forêt, l'eau, etc.) et de préserver la biodiversité. Cinner (2008) a mis en évidence le rôle des tabous dans la conservation des ressources côtières de la Grande Île. L'auteur a souligné notamment l'existence de lieux sacrés où la pêche est interdite.

Par ailleurs, les Malgaches évitent de transgresser un *fady*. En effet, ils considèrent que cette action est un

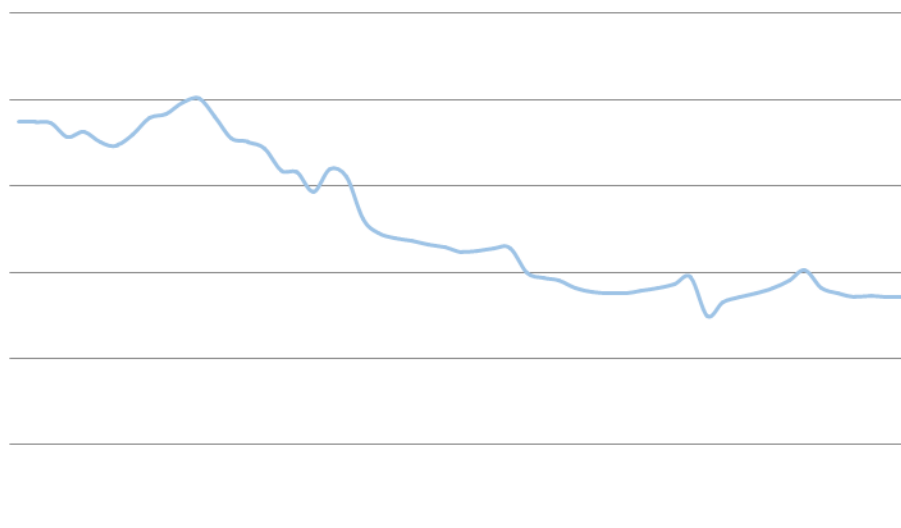
manque de respect aux ancêtres, et quiconque faisant cela s'exposerait alors à une punition pouvant conduire dans certains cas à la mort du transgresseur. Une partie de la population continue notamment à croire qu'une catastrophe naturelle ou une maladie a souvent pour cause des ancêtres offensés par la transgression d'un tabou et le non respect d'une tradition.

Des effets sur le développement économique et social

Madagascar est connu par des mauvaises performances économiques depuis plusieurs années. Le graphique ci-dessous met en évidence une tendance à la baisse du revenu par habitant sur le long terme. Dans un tel contexte, le revenu par tête en 2014 est plus faible qu'en 1960⁵.

⁵ Voir également l'étude de la Banque mondiale (2011).

Graphique 1 : Évolution du revenu par tête de Madagascar



Source : Banque mondiale

Le taux de croissance annuel moyen du produit par tête est de -0.95% sur la période 1961-2014 à Madagascar⁶. Le pays souffre ainsi de l'absence de croissance économique durable permettant de générer les ressources nécessaires à l'amélioration des conditions de vie de la population. En effet, la croissance économique constitue un outil permettant d'accroître le bien-être de la population. Elle participe à l'augmentation de la qualification de la main-d'œuvre puisque cette amélioration est conditionnée par le niveau de revenu. Elle permet également de générer les ressources pour financer et mettre en place les équipements améliorant la santé, l'éducation et la formation qui sont nécessaires pour le développement du capital humain.

Le pays connaît une performance médiocre en matière de production de biens et services, mais quelle est l'état de la qualité de vie de la population malgache ?

L'indice de développement humain (IDH) permet d'apprécier le niveau de développement, notamment la qualité de vie de la population. En effet, cet indicateur donne une idée sur la qualité de vie moyenne de la population. Il tient

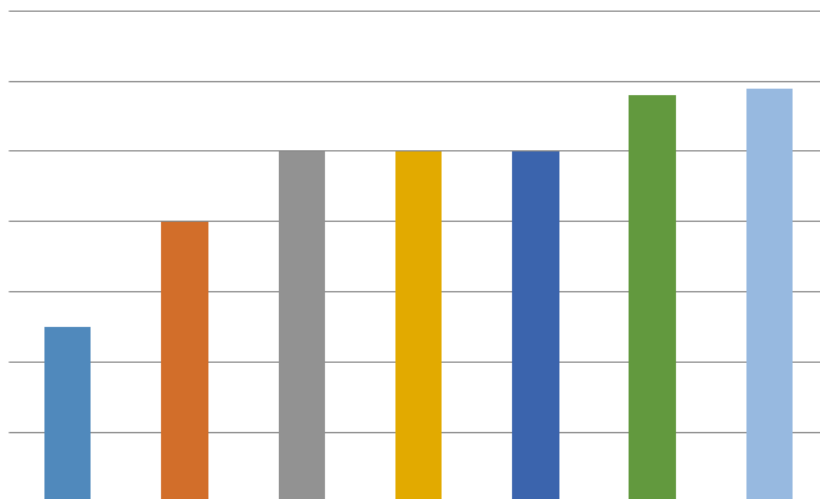
⁶ Les données de la croissance du PIB (en dollars américains constants de 2000) et de la population sont fournies par les *Indicateurs du développement dans le monde*.

compte de plusieurs aspects du développement. En effet, il s'agit d'un indice composite qui fait la synthèse entre l'espérance de vie à la naissance, le niveau d'instruction et le produit intérieur brut (PIB) réel par habitant⁷.

L'évolution de l'IDH de Madagascar depuis 2000, décrite par le graphique 2, semble être encourageante. Toutefois, Madagascar fait toujours partie des pays à faible IDH.

⁷ L'IDH du Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD) est compris entre 0 et 1. Plus il se rapproche de 1, plus le niveau de développement est élevé.

Graphique 2 : Évolution de l'IDH de Madagascar



Source : PNUD

De plus, la comparaison de l'IDH de la Grande Île avec celui de la France met en évidence un retard important en matière de développement. En 2013, la valeur de cet indicateur est de 0,498 pour Madagascar alors que celle de la France est de 0,884 en France selon les données du PNUD (2014).

Alors que l'analyse économique du processus de développement se concentre en général sur des facteurs matériels (dotations en matières premières, investissements en capital physique, etc.), il semble important d'étudier l'incidence d'éléments culturels. En effet, les comportements des individus agissent sur l'évolution économique d'un pays et ces comportements sont affectés du moins en partie par la culture. Kabou (1991) a considéré que le sous-développement de l'Afrique est dû aux attitudes et aux comportements irrationnels (manque de rigueur, d'organisation, etc.). Dans le même ordre d'idée, Rondot (1960) a souligné que le sous-développement est un problème global, mais les études entreprises dans ce domaine se situent généralement sur un plan assez strictement économique. Il considère ainsi qu'insister sur l'aspect social voir moral de la question peut être utile. Les premiers efforts de développement d'un pays défavorisé ont

souvent pour effet d'augmenter l'écart déjà très important entre riches et pauvres. Les risques de déséquilibre interne et de troubles sociaux augmentent si des mesures ayant pour but le progrès social et la répartition plus harmonieuse des ressources ne sont pas prises en même temps. Cependant, il faudra faire attention à ce que de telles mesures, dont on peut attendre, à long terme, un équilibre harmonieux, ne découragent pas trop significativement, dans l'immédiat, les agents économiques qui sont intéressés par l'expansion économique, et qu'elles ne bouleversent pas trop les conditions qu'exigent cet essor. Pour l'auteur, de tels soucis conduisent souvent à traiter l'aspect social du développement sous un angle trop étroit. Cela amènera à des prises de mesures sociales, mais d'une manière marginale et isolée, à titre de remède et de précaution. Les inconvénients économiques de ces mesures conduiront à en utiliser peu. Rondot (1960) a notamment souligné que, dans les pays sous-développés, il coexiste avec les phénomènes de sous-développement, un certain état spirituel et moral traditionnel qui leur est plus ou moins lié. Ces valeurs traditionnelles contribuent à l'équilibre social. Un développement non accompagné de préoccupations spirituelles et morales risque de les détruire, sans mettre rien d'équivalent à leur place, alors que leur

renforcement, leur amélioration ou éventuellement leur remplacement serait nécessaire pour étayer convenablement le développement.

Dans son ouvrage *Le stratagème des chaînes*, Lebœuf (1993, p. 66) a également noté que l'importance de la culture dans le développement économique n'est pas un élément nouveau. Selon l'auteur, l'ancien Garde des Sceaux Peyrefitte a montré l'importance des mentalités, et en particulier des pratiques religieuses sur le type de développement et d'organisation de la société. La réforme a ainsi contribué au décollage évident à partir de l'année 1600 de l'Europe du nord par rapport à l'Europe du sud. Le protestantisme libère notamment les aspirations à l'innovation en insistant sur la responsabilité individuelle et la liberté. Leboeuf (1993) a également souligné que l'élément culturel a joué un rôle majeur dans les performances du Japon. La morale collective basée sur une tradition séculaire et qui culmine dans la notion de l'entreprise-famille a contribué à la réussite industrielle des Japonais. Les employés considèrent l'entreprise où ils travaillent comme un tout, leur fierté, une vraie famille, leur seule raison de vivre. Par conséquent, en se vouant à elle, ils ont le sentiment de servir le bien public et la grandeur de leur pays.

Comme les coutumes et les traditions peuvent avoir des effets d'ordre économique, il convient d'en tenir compte dans le cadre d'une analyse approfondie du développement à Madagascar.

La pratique du culte des ancêtres génère un certain nombre de dépenses ostentatoires. Nous pouvons ainsi citer l'exemple du *famadihana* qui peut se traduire par « retournement des morts » et qui permet d'établir un lien entre les vivants et les ancêtres. Pratiqué dans plusieurs régions du pays, les familles consacrent généralement d'importantes ressources durant la cérémonie (notamment pour l'acquisition d'un ou plusieurs zébus, du riz, de boissons alcoolisées, etc.) afin d'honorer le défunt et la communauté. Le fait de ne pas réaliser des cérémonies génère une sanction morale de la part de la communauté et il est considéré pour beaucoup comme une source de malheur. D'où, le recours à l'endettement d'un certain nombre de personnes afin de pouvoir honorer leurs obligations.

Il arrive qu'un malgache s'interroge ou remet en cause l'adoration des esprits des ancêtres, notamment dans une période

actuelle marquée par une détérioration importante de la situation économique du pays. Toutefois, pour être admis dans la communauté, il fait des efforts pour respecter les traditions, et même lorsque cela peut agir négativement sur l'amélioration de son bien-être. En effet, comme Sen (1993) l'a souligné, les choix des individus dépendront notamment de leurs engagements dans la société en termes de caste, de classe, de quartier ou de catégorie socio-professionnelle. Les actions basées sur la loyauté au groupe peuvent engendrer, à certains égards, le sacrifice d'intérêts purement personnels, de même qu'elles peuvent procurer, à d'autres égards, une plus grande satisfaction de certains intérêts personnels. Ainsi, les sacrifices peuvent être très importants dans le cadre du retournement des morts. Cet effet de groupe sur l'individu peut également agir défavorablement sur le développement en limitant l'esprit critique et les prises d'initiative de la part des individus. Pour Etunga-Manguelle (1991), la société traditionnelle africaine est caractérisée par l'emprise du groupe social sur l'individu et par la sacralisation de l'autorité empêchant les Africains d'assimiler la mentalité scientifique.

Le culte des ancêtres peut aggraver la pauvreté de la population en accentuant notamment le surendettement de certains ménages. Il explique l'insuffisance d'épargne qui limite à son tour la possibilité d'accumulation de richesse dans le Pays. En se préoccupant du bien-être des morts, en particulier par l'intermédiaire des offrandes au moment des décès et parfois lors des « retournements des morts », les vivants ne favorisent pas le développement économique et social. Il peut ainsi constituer ainsi un frein au développement.

Selon Freund (1993), les personnes ont des besoins qui se manifestent à intervalles de temps réguliers ou irréguliers et cela a une incidence sur le développement de l'activité économique. Les besoins produisent une dynamique qui se traduit par un effort qui prend généralement la forme d'un travail. L'auteur précise que les besoins peuvent agir sur l'activité économique, mais ils ne contribuent pas nécessairement son émergence et sa progression. Il existe ainsi des besoins qui engendrent la création d'une activité économique plus ou moins importante, mais ils peuvent n'avoir aucun effet lorsqu'ils sont en dehors de toute visée économique.

Le culte des ancêtres conduit à un environnement socio-culturel qui ne valorise pas nécessairement les comportements économiques de production. Prenons l'exemple de l'impact de la place particulière du culte des ancêtres sur la productivité agricole. Considérant que la forêt et la terre appartiennent aux ancêtres, les paysans effectuent généralement des cérémonies destinées à les invoquer avant d'entreprendre les différentes étapes des activités agricoles. Ces comportements ont un impact négatif sur la productivité et le développement économique et social. Dans un tel contexte, la productivité agricole est très faible à Madagascar. La valeur ajoutée du secteur agricole par travailleur de la Grande Île n'est en moyenne que 200,6 \$ alors qu'elle est de 29 394,6 \$ en France durant la période 1980-2009⁸.

Moreau (2005) a fait remarquer le grand respect dont les Betsileo font preuve dans toutes leurs utilisations du milieu forestier et qui se traduit par les cérémonies d'invocations aux ancêtres et aux esprits de la forêt, des offrandes, ainsi que les *fady* qui interdisent de pénétrer dans certains espaces et d'y transformer la végétation naturelle sur des superficies qui peuvent être immenses. Malgré le développement

du christianisme à Madagascar, ces pratiques sont encore très suivies. La religion chrétienne n'a pas vraiment sa place dans la forêt où on invoque les ancêtres et les esprits de la nature.

En outre, nous avons noté que les différentes cérémonies liées au culte des ancêtres favorisent la cohésion sociale et marque une grande solidarité entre les Malgaches. Cependant, cette solidarité ne se manifeste pas réellement dans le monde du travail et ne favorise pas ainsi le développement du système productif.

Conclusion

Cet article permet de souligner l'importance des éléments culturels dans le développement économique et social. La culture peut constituer un facteur favorable à l'amélioration du niveau de vie de l'ensemble de la population, mais elle peut aussi en faire un frein. Selon Diouf (1976), le développement nécessite une « rénovation des modes de pensée, de sentir et d'agir et une adaptation au changement sans quoi d'immenses possibilités risqueraient de demeurer stériles ». Il exige ainsi un effort conscient, pour une société, d'appréhender son passé, de savoir l'interpréter, d'organiser sa vie

⁸ Les données fournies par les *Indicateurs du développement dans le monde* sont en en dollars américains constants de 2000.

présente et de projeter une vision de demain pour forger son propre avenir.

L'originalité de la culture malgache se trouve dans l'importance accordée aux ancêtres. Le culte des ancêtres peut avoir des impacts négatifs sur le développement, mais cela ne veut pas dire que l'émergence d'un modèle économique plus productif à Madagascar nécessite une profonde « réforme culturelle ». Le pays peut préserver son identité culturelle tout en atteignant un niveau de développement plus élevé. Le système éducatif peut jouer un rôle crucial dans l'émergence d'une société où la culture constitue un des facteurs fondamentaux de développement.

Bibliographie

Adele, Francky (2015), *L'ancestralité malgache et biblique. Le rasahariaña (partage des biens avec les ancêtres) chez les Tsimihety*, Thèse, Université de Fribourg.

Banque mondiale (2011), *Madagascar : Vers un agenda de relance économique*, Policy Notes, juin.

Barre, Raymond (1958), « Le développement économique : analyse et politique », *Cahiers de l'Institut de science économique appliquée*, Série F, n° 11, avril.

Berger, Laurent (2006), « Les voix des ancêtres et les voies du développement », *Études rurales*, 2, n° 178, p. 129-160.

Cinner, Joshua E. (2008), « Le rôle des tabous dans la conservation des ressources côtières à Madagascar », *Bulletin de la CPS*, n° 22, p. 15-23.

Diouf, Abdou (1976), « Croissance, développement et culture », *Ethiopiennes*, novembre.

Etunga-Manguelle, Daniel (1991), *L'Afrique a-t-elle besoin d'un programme d'ajustement culturel ?*, Édition Nouvelles du Sud, Paris.

Freund, Julien (1993), *L'essence de l'économie*, Presse universitaire de Strasbourg, Strasbourg.

Hobsbawm, Eric (1995), « Inventer des traditions », *Revue Enquête*, n° 2, Dossier

« Usages de la tradition », Éditions Parenthèses.

Hugon, Philippe (1967), « Les blocages socio-culturels en Afrique noire », *Revue Tiers-Monde*, 8, n° 31, p. 699-709.

Kabou, Axelle (1991), *Et si l'Afrique refusait le développement ?*, L'Harmattan, Paris.

Lebœuf, Claude (1993), *Le stratagème des chaînes. Traité de géoéconomie à l'usage d'Européens désemparés*, Albatros.

Lécuyer, Bernard-Pierre (1967), « Régulation sociale, contrainte sociale et « Social control » », *Revue française de sociologie*, 8-1, p. 78-85.

Lenclud, Gérard (1994), « Qu'est ce que la tradition ? », in Marcel Détienné, *Transcrire les mythologies*, Albin Michel.

Moreau, Sophie (2005), « Logique patrimoniale et conservation de la forêt. L'exemple de la forêt d'Ambondrombe, Sud-Betsileo (Madagascar) », in Patrimoines naturels au Sud : Territoires, identités et stratégies locale, *Collection Colloques et séminaire*, IRD Éditions, p. 291-310, Paris.

Nguyen-Rouault, Florence (2001), « Le culte des ancêtres dans la famille vietnamienne », *Revue Hommes et migrations*, n° 1232, juillet-août.

PNUD (2014), « Pérenniser le progrès humain : réduire les vulnérabilités et renforcer la résilience », Rapport sur le développement humain.

Rabemananjara, Raymond William (2001), *Le monde malgache : Sociabilité et culte des ancêtres*, Éditions L'Harmattan.

Ramasindraibe, Paul (1975), *Fokonolona fototry ny firenena*, Nouvelle Imprimerie des Arts Graphiques, Antananarivo.

Razafimpahanana, Bertin (1970), « Le fady ou tabous à Madagascar. Étude sociologique et psycho-sociologique », *Annales de l'Université de Madagascar - Lettres*, 11, p. 115-126.

Revue Sciences Humaines (2002), « Qu'est-ce que transmettre ? », n° 36, Mars-avril-mai.

Rondot, Pierre (1960), « Quelques aspects cultures et moraux des problèmes de développement », *Politique étrangère*, n° 4, p. 309-315.

Roubaud, François (1999), « Religion, identité sociale et transition démocratique à Tananarive : de fidèles en citoyens », *Autrepart*, n° 10, p. 135-149.

Sciences Humaines (2002), Hors série n° 36, Mars-avril-mai.

Sen, Amartya (1993), *Éthique et économie*, Presse Universitaire de France, Paris.

Walsh, Andrew (2002), « Responsibility, Taboos and « The Freedom to do Otherwise » in Ankarana, Northern Madagascar », *Journal of the Royal Anthropological Institute*, 8, p. 451-468.